

J'ai toujours détesté tout le monde à l'exception du monde écrit, du monde de la prose et de la poésie. J'aime les premières lignes, les premières pages, dans lesquelles je me glisse comme sous les draps pour y retrouver une femme nue les cuisses ouvertes. Et faire l'amour avec la lettre, mon aimée.

La lecture m'apporte cette sensation, ce vide que j'avais éprouvé quand, jeune délinquant, j'avais escaladé une grille qui m'interdisait l'entrée d'un établissement que je voulais piller. Le haut de la grille avait été tartiné de savon noir, par couches successives, du gras au très gras, comme à l'étalage d'un papetier les crayons noirs étaient jadis rangés par ordre de tendreté.

J'aplatissais, au petit bonheur, la difficulté, laissant ça et là des vides et des pleins, des aplats et des sortes de grumeaux de « savon à saucisse » qui me sortaient d'entre les doigts. Ainsi, la main glissante, suspendue sans prise comme une limace remonte inlassablement le cours d'une laitue trop pentue, se laissait suspendre dans une sorte de tourniquet dont l'essieu renvidait la sensation de vide qui me collait à la peau maintenant perlant une eau que les femmes perdent entre leurs cuisses quand elles désirent. C'est cela que je retrouve lisant, et que j'éprouve ligne après ligne dans le jour infini de mon existence dévidée et renvidée au fil des pages. Au fil de l'eau.

Aujourd'hui, la grille une fois franchie, j'ai volé cette phrase : « Écrire n'est peut-être rien d'autre que la déploration plus ou

moins émouvante de la perte. » Elle a été écrite par Richard Millet.

Lire. Écrire.

J'ignore pourquoi mais ce matin en descendant l'escalier qui mène à mon atelier, je me suis rappelé un souvenir incongru, celui d'un café parisien où j'allais me soûler trouvant le temps trop long à vivre sans haine du désir de vivre. Je revois la pendule en forme de lunule rosée au dessus du comptoir où j'attendais debout verre après verre. Je revois surtout les chiottes où je descendais me vider du trop plein d'alcool, des chiottes flanquées d'un téléphone mural.

Nous sommes en 1973. Je suis lycéen et je sèche la plupart des cours sauf la philo. Le reste du temps je vais aux putes (c'est l'expression : on va aux putes) et puis je me saoule avec grâce et délectation. Je broie du bonheur en pissant sur le monde.

Je me souviens que ces chiottes étaient souvent occupées. Et, comme je ne souhaitais pas montrer que j'attendais pour pisser à celui qui allait en sortir et que je méprisais déjà, je me servais du téléphone mural comme alibi probant à ma présence. D'autant que par sa situation psycho géographique, comme disait l'autre, posé comme une butée sur un petit pan de mur pisseux, il me rappelait ce qui opposa le chevalier Turgot à Favray, peintre du Bosphore. Le premier reprochait au tableau du second ses objets de devant qui interrompaient la vue. Et l'autre se justifiait pour ce qu'ils donnaient une idée du tout tel qu'il était. La question, restée ouverte à mes yeux, pose une autre question : écrire n'est-ce pas aussi se faufiler dans l'ouverture qu'il y a entre la vie et l'oubli du souvenir qu'il nous en reste ? C'est par ce biais là, à l'évidence, que mon souvenir est passé jusqu'à moi.

Mes fréquentations étaient délicieuses mais désapprouvées. En particulier, mes amis repris de justice qui terrorisaient les révolutionnaires de salon qui dormaient dans la cour du lycée le poing en l'air. En bons mutins de Panurge (merci Muray pour

l'expression), ils crièrent au loup jusqu'à ce que je fusse renvoyé. Les putes et l'alcool redoublés, je m'engageais bientôt sur une route sinueuse et noire, un noir Velázquez, un noir Manet, un noir profond de la couleur de ce monde que je détestais plus que jamais.

Écrire. Lire. Et peindre.

Écrire comme on peint, c'est-à-dire comme ceci: *Il déshabille tranche mord / Détache puis avale les morceaux vitaux / « Dieu soit avec elle ! » crie-t-il / La forêt tremble / Les arbres reverdiront plus tard / Mais en attendant le vent sème la faim / Et l'assaut est vite conclu.*

Après l'assaut, il lui dit: « La nuit n'aura qu'un jour, mon amour ». Elle est nue et bien en lèvres. Et elle rit. « Tu comprends? » Elle rit encore et toujours. C'est son côté nature naturée qu'il oppose à son côté nature naturante. Et il le lui dit très nettement quand elle écarte vivement les cuisses qu'elle a encore toute chaudes.

La suite est entendue. Et comme au commencement, la forêt tremble à nouveau! « *Deus sive natura!* » seront ses derniers mots.

Ensuite il renaît à la vie selon le principe cher à Spinoza que ce dernier a élevé si haut qu'il est tout à ce qu'il fait. Voilà ce qui l'occupe.

Il fait souvent un œuf cassé / Sur des seins frits à la poêle / Encore dans l'enivrement de cette fièvre / Dont il parle la langue / Il suit les codes fondamentaux / Qui président à la coupe des seins / Sur cette femme toujours dénudée.

Oui, bien en lèvres jadis, il la voit maintenant bien en fonds. C'est pourquoi elle est grave. Et plus grave est sa joie car plus grande est sa nature proclamée, comme il le lui dit gentiment: « L'art de l'usage n'est rien moins qu'un art du découpage poussé à la perfection. » Ainsi, elle reste nue bien en morceaux, grave et partie de rien vers la nature qui est la sienne.

La peinture est amour. Amour du mal transformé en beau. (Je parle de peinture et non d'art contemporain qui a sa spécificité : il est fait par des crétins pour des abrutis).

Et c'est bien par cette route sinueuse et noire que j'évoquais plus haut que je suis arrivé jusqu'au verbe peindre.

« La médecine, faute de guérir, s'occupe à changer le sens des verbes. » Voici la phrase volée du jour. Elle est de Marcel Proust. La peinture agit de même. Autrement dit le peintre s'occupe à destituer l'Être au profit de sa métamorphose, signe de la déposition obscène qu'il y a devant le miroir à traîner, tirer, tuer, pousser, engager, reporter, imputer, interpréter, expliquer, faire passer, faire suivre, entraîner, attirer, humer, cuisiner, manger, avaler, se revêtir, s'approprier, acquérir, emprunter, contracter, prendre, voler, détruire, rassembler (les plis), plier, carguer, froncer, tirailler, déchirer, écarteler, dissiper, gaspiller, distribuer, détourner, ravir, emporter, enlever, dériver, déduire, extraire, faire venir, faire monter, faire descendre, allonger, filer, carder, faire durer, supporter, prolonger, générer, reproduire, et peindre. Peindre, en somme !

Nel mezzo del cammin di nostra vita / Mi ritrovai per una selva oscura / Che la diritta via era smarrita. La voie droite, pour ma part, ce fut la Légion que je ne choisis pas, après avoir hésité, lui préférant la voie senestre, la route hors la loi, parsemée de sang et de rapine.

La violence me fascinait. Et l'émeute également. Que je connus de près en fréquentant avec assiduité un clan mi-situationniste mi-voyou qui, en dehors des activités propres à l'entretien d'un gang, pratiquait aussi la guérilla urbaine. Principalement lors de manifestations pendant lesquelles nous nous livrions au pillage et à l'affrontement avec l'ordre, qu'il fût policier ou syndical.

Par comparaison, c'est à Cézanne que je pense quand je me revois à cette époque. Cézanne, *pictor semper virens*, anticipant un affrontement avec le cubisme, qui ne fut rien d'autre qu'un retour à l'ordre pictural en regard de l'insoumission qui respire à l'air libre dans toute sa peinture.

Ce goût du pillage m'a poursuivi. Après des années passées à regarder l'humain choir, à écouter le bruit de la guerre qui est le même que celui de l'amour, (il suffit de regarder les baisers mis en images par Hitchcock pour s'en convaincre) il était grand temps pour moi de passer par l'ouverture que me tendait cette vie que je voulais oublier : écrire ! En suivant les principes qui m'avaient agi jusqu'alors, le pillage, le viol, la razzia. La victime, digne des héroïnes de Sade, souvent dessinées par l'expression « faite à peindre », victime adorable et tant aimée, le bruit de l'amour, je le redis, étant le même que celui de la guerre, fut choisie pour son immense beauté : la langue !

Blandine Bacconnet : « Pour moi, l'amour c'est une bataille, une guerre, une boucherie. (...) Quand je suis amoureuse, je n'ai pas envie d'embrasser l'autre, non : j'ai juste envie de le découper en deux dans le sens de la longueur et de me recroqueviller à l'intérieur, de boire son sang jusqu'à ce qu'il devienne tout pâle. »

Passion 14. Il dépucelle avec un godemiché, et décharge sur l'ouverture qu'il vient de faire. Sade, Les 120 journées de Sodome. Pour mener à bien, mon ouverture assassine, je louais au sixième étage sans ascenseur un petit studio qui donnait sur le jardin du Luxembourg. Et j'écrivis, abîmant tout sur mon passage et pissant sur la langue française comme Duchamp dans son urinoir.

« *Rose n'a plus une pensée. Souci. Langage des fleurs. Et Sosie gerce l'essence: « E, candeurs des vapeurs et des tentes, lances des glaciers fiers, rois blancs, frissons d'ombelles; lance? respire? spear? shake? branle? foutre? rais blancs? rois? ghost? accoste oui ou nom? Agamemnon? fiché... le foyer... sceptre d'or? le septuor? naguère en mains et que je tiens d'Egiste? Clytorestre? Alectre vierge sans hymen? Électre? Ambre mobile? Embré... Moby Dick... au port de tête... dock... de femme en cloque... nue... le châsis... »*

Genre: roman dada. Titre: *Comilédie*. Argument: Rose, mater dolorosa, enceinte de jumeaux, et du narrateur et de son double tautologique, Sosie, est près d'accoucher. La délivrance se fera par l'oreille. Aussi, les deux fœtus cousent son vagin avant de remonter à travers son corps, cheminant et devisant allègrement, jusqu'au trou auditif.

Les lobes placentaires se relâchèrent et l'enfant les traversa d'un saut pour entrer dans la veine cave ascendante. Puis, montant à travers le diaphragme jusqu'au dessus des épaules, à l'endroit où la veine en question se partage en deux, il prit à gauche et sortit par l'oreille de ce même côté. Rabelais, Gargantua.

J'écrivais le matin. Buvais l'après-midi. Et me couchais ivre la nuit tombée pour laisser mon roman en roue libre traverser mes rêves de folie jusqu'au matin et se répandre sur le papier comme une eau lustrale faite du sel de l'Esprit, de la cendre de tous les disparus convoqués par citations et du vin de l'assassin de la langue française que j'étais.

Lire, écrire. Peindre. Boire et manger.

Le retour à Aristote dans les facultés de théologie et de philosophie chrétienne au XIII^e siècle n'a pas ignoré les chapitres de son encyclopédie touchant les arts: son autorité et celle de saint Thomas